

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Poésie et polar

Camille Toffoli and Stéphane Picher

Number 176, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92222ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Toffoli, C. & Picher, S. (2019). Review of [Poésie et polar]. *Lettres québécoises*, (176), 51–53.

De la révolte en torrents

Camille Toffoli

Ce premier recueil confirme l'originalité de la voix féministe de Vanessa Bell, qui explore avec une intelligence sensible les topos de la nature et de la sororité.

Dans son introduction au recueil de textes écoféministes dont elle a dirigé la publication en 2016 aux éditions Cambourakis, la philosophe française Émilie Hache explique que le terme *reclaim*, qui donne son titre à l'ouvrage et dont on trouve difficilement un équivalent français, est celui qui décrit le mieux la démarche des militantes écoféministes : « Il signifie tout à la fois réhabiliter [...] quelque chose de détruit, de dévalorisé, et le modifier comme être modifié par cette réappropriation. » Les écoféministes proposent – à travers différentes perspectives, selon les courants et les écoles de pensée – de repenser nos rapports à la nature. Elles invitent à cesser de concevoir celle-ci comme une ressource à exploiter pour en reconnaître plutôt la diversité et la force immanente, à développer des modes d'être et de vivre qui respectent ses potentiels et à trouver une forme d'agentivité à travers cette revalorisation. Sans s'inscrire explicitement dans une perspective politique ou militante, la poésie de Vanessa Bell, par le rapport à la nature qu'elle investit, évoque, il me semble, une telle démarche de réappropriation.

De rivières laisse entendre une parole sensible, définie par une posture à la fois de vulnérabilité et de résistance.

Survivre à ce qui nous dépasse

De rivières laisse entendre une parole sensible, définie par une posture à la fois de vulnérabilité et de résistance. Les fleuves, les roches, les lacs, les montagnes, abondamment décrits et convoqués tout au long du recueil, n'ont rien de paisible ou de régénérateur. Dans cet imaginaire poétique, l'espace extérieur n'est pas un paysage à contempler : il sous-tend, plutôt, une puissance impossible à maîtriser, qui nous dépasse infiniment et nous ramène à notre propre faiblesse, un courant qui peut nous porter, mais aussi nous emporter. La quête existentielle qui se révèle au fil des brefs poèmes ne concerne pas l'atteinte d'une stabilité ou d'une paix intérieure ; s'affirme au contraire le choix – ou peut-être la nécessité – pour vivre de s'exposer à une sorte de « violence du dehors ». « [J]e construis ma maison à l'extérieur de ma bouche » ; « je cours au carnage {il faut courir} / sachant qu'avec vous / mes chevilles se rompent » : l'œuvre regorge d'images qui disent bien un impossible recueillement, l'obligation de toujours se mettre en danger, de s'ouvrir à un univers parfois violent, de s'en imprégner pour continuer à avancer.

Dans son superbe recueil *Chauffer le dehors*, également publié à La Peuplade à l'hiver 2019, Marie-Andrée Gill évoque ses escapades en solitaire dans le bois, au lendemain d'une peine d'amour, et se décrit comme « pas tuable – pas grand-chose et totale », à la fois petite devant l'immensité du fjord et des forêts, mais forte de cette capacité à trouver son propre chemin au cœur de cette immensité. C'est un regard similaire sur la vie et sur le monde que pose ici Vanessa Bell : celui d'une femme qui se demande « combien de fois peut-on mourir / dans la même journée », mais qui, « dans un respir long comme le cœur », affirme sa force de résilience.

De l'indignation en héritage

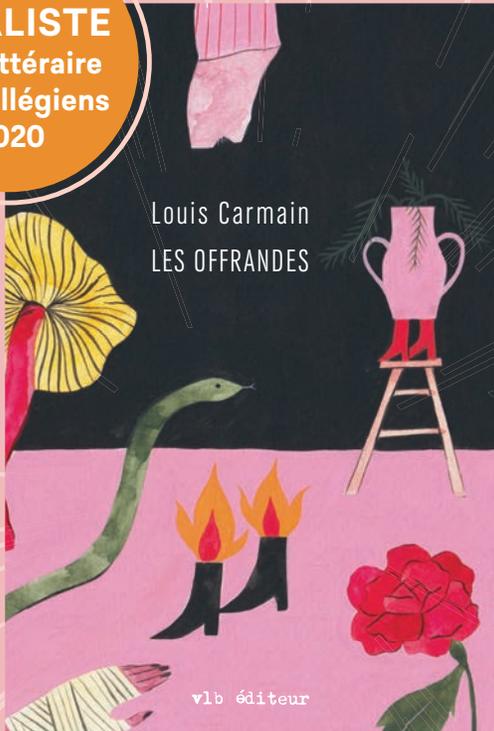
L'œuvre s'ouvre sur deux séries de poèmes assez faibles par rapport à l'ensemble, avec des formulations plus abscones et la présence de syntagmes entre crochets – « si tu poses la question {je réponds} », par exemple –, qui, dans certains cas, brisent davantage le rythme du texte qu'ils n'étoffent son propos ou sa poétique. Des passages de ces premières parties empruntent parfois un ton plaintif : « quels mots mâches-tu / quand j'émiette le silence / les avions s'éteignent / et tu pars ». Ce léger effet de plainte s'estompe dans les deux parties subséquentes pour laisser place à une colère assumée et cathartique, qu'on sent monter graduellement. La troisième série, intitulée « Grosse roche », presque entièrement adressée au « vous », à des « filles avortées », est constituée de vers particulièrement forts, construits pour la plupart comme des injonctions au travers desquelles est revendiqué le droit à un « féminisme imparfait », pour reprendre une expression éloquente de l'autrice. « [S]oyez mauvaises / rouez les gardiennes des pouponnières / incendiez les chevaux et les lacs / ne laissez personne en repos » : ce n'est pas une posture éthique qui est prônée ici, mais bien une révolte indomptable, faite de douleurs, de débordements et de désirs, une réappropriation sans balise de l'amour, de l'espace, de la parole.

Amorcé sur un ton plus intimiste, *De rivières* s'ouvre à une communauté de résistances – celle de « toutes les femmes / dont nous sommes faites » –, à une forme de solidarité salvatrice dans un écosystème trop souvent hostile. ♦



☆☆☆
Vanessa Bell
De rivières
Saguenay, La Peuplade
2019, 96 p., 19,95 \$

FINALISTE
Prix littéraire
des collégiens
2020



LES OFFRANDES

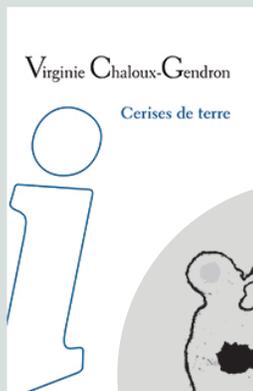
Louis Carmain

«La cendre volcanique s'était transformée en boue grise. Cité sans soleil, rumina Maude. Elle rejoignit Poncho à la pulquería Gómez. Près de la porte, cinq enfants inhalaient le contenu d'un sac de vidanges. Lorsqu'ils virent Maude et ses mèches blondes débordant de sa casquette des Padres, ils lancèrent quelques commentaires orduriers. Le plus grand, qui avait les dents jaune jonquille, s'approcha de Maude et fit mine de renifler son derrière. Il n'y avait rien, semblait-il, de plus hilarant.»

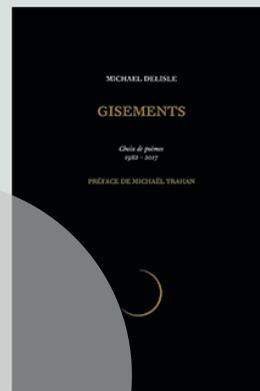
vib éditeur



Racines et fictions
 Hector Ruiz



Cerises de terre
 Virginie Chaloux-Gendron



Gisements
 Michael Delisle



L'espace caressé par ta voix
 Pierre Nepveu



Si crue que tu pourrais y mordre
 Geneviève Boudreau

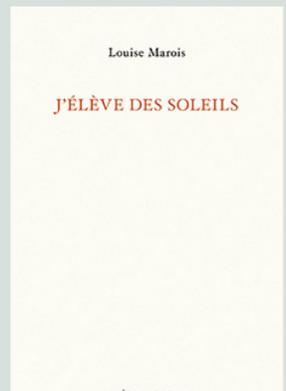


Déblais
 Paul Bélanger

Éditions du
Noroît



L'autre parole
 Jean Royer



J'élève des soleils
 Louise Marois



Canada Council
 for the Arts

Conseil des Arts
 du Canada

SODEC
 Québec

Qui embrasse beaucoup étreint plus que correctement

Stéphane Picher

L'auteur de *Ghetto X* est maintenant l'un de ceux dont on peut dire que son dernier livre « n'est pas son meilleur », même si on y a passé ce qu'on appelle « des moments de qualité ».

Depuis le début de la décennie 2010, Martin Michaud est passé de recrue de l'année à auteur incontournable de polars. Ses romans mettant en vedette l'enquêteur Victor Lessard ont même servi de source à une série télévisée du même nom. *Ghetto X*, la dernière aventure de son héros, nous prouve que Michaud n'est pas homme à s'asseoir sur ses lauriers : plus ambitieux que les premiers opus de la série, le roman explore plusieurs thématiques actuelles – terrorisme, piratage informatique, protection des sources journalistiques – tout en approfondissant la vie et le caractère de son protagoniste. En cela, l'auteur québécois se situe à l'opposé d'un Michael Connelly, à qui il est parfois comparé, un romancier édifiant une œuvre d'un œil quelque peu distrait ces dernières années.

Pas de retraite pour l'inspecteur

Après une enquête difficile, Victor Lessard a démissionné du SPVM à la fin de *Violence à l'origine* (Goélette, 2014). Mais comme la littérature nous l'a montré de nombreuses fois, un bon policier ne peut pas se soustraire à l'action très longtemps. Pour Lessard, cette action viendra assez vite : elle sera même double. D'un côté, son amie et collègue de longue date, Jacinthe Taillon, a sollicité son aide dans une curieuse affaire où des tueurs professionnels seraient impliqués ; de l'autre, Victor apprend des faits très surprenants sur son défunt père, qui a assassiné le reste de la famille quand l'enquêteur était enfant. Les certitudes sur lesquelles il s'est appuyé en grandissant n'existent plus et la colère ainsi que l'incompréhension risquent de prendre le dessus. Henri Lessard était-il un espion ? La vérité est plus compliquée. Et plus effrayante.

Il est indéniable que Michaud sait raconter des histoires. Il a ce talent de les découper en nous livrant juste assez d'informations et d'émotions pour nous donner envie de continuer la lecture, une qualité essentielle chez un auteur de romans policiers. Ses personnages sont inspirés et crédibles, avec une touche caricaturale ici et là qui les rend attachants et même comiques par moments. *Ghetto X* a été adapté en série : au moment où vous lirez ces lignes, son intrigue constituera la saison 3 de la série *Victor Lessard*. Cela paraît presque évident à la lecture du roman : changement de points de vue et d'ambiances, suspense exacerbé et autant de procédés qu'on associe au cinéma et qui sont les ingrédients d'un bon *page turner*.

Sections rythmiques

Malgré cela, je me suis demandé à plusieurs reprises si Michaud n'avait pas péché par ambition et « mal étreint » son objet,

ou ses objets, pour en avoir trop embrassé. Mais ce n'est pas là le problème : l'auteur n'oublie pas son lecteur et nous informe la plupart du temps juste assez pour nous garder dans l'action, intrigues et sous-intrigues compliquées ou pas. Non, c'est plutôt une question de rythme. Certaines scènes m'ont paru trop longues ou bancales. Parfois, par exemple dans une scène d'action, l'auteur semble vouloir « faire des phrases » et a perdu un peu de mon attention, assez fragile il est vrai :

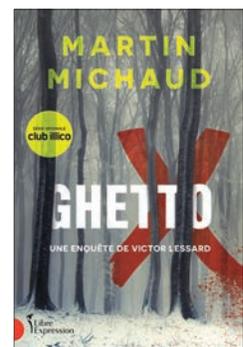
Dans nos vies d'aujourd'hui, le temps fuit, le temps déborde, et il transforme les humains en automates décérébrés courant à l'aveugle et s'agitant sans savoir où ils vont, moins désireux de connaître la trajectoire à emprunter que de continuer à courir.

Ça continue dans la même veine. Ce n'est pas mauvais, c'est même plein de sens, mais pendant une scène d'action où le suspense devrait être réglé finement, ça passe ou ça casse, comme on dit. Souvent, pour moi, ça cassait, surtout considérant la longueur du livre. Le désir d'offrir à son lectorat des romans plus complexes, plus touffus, est tout à l'honneur de Martin Michaud. On sent qu'il ne tient pas son succès pour acquis. Toutefois, un travail plus rigoureux aurait fait ressortir les qualités de *Ghetto X*.

Pourtant, au moment de conclure, j'avoue que mon verdict penche plutôt du côté positif. Bien sûr, on aurait pu trancher dans le gras du livre pour en affiner le rythme ; on aurait pu dégarnir tel ou tel paragraphe quelque peu étoffé ; on aurait pu... Mais qu'importe ! On se démène avec la vie, on cherche à s'en soustraire, ou au contraire à s'y plonger paradoxalement à l'aide de la littérature, et on serait trop distrait pour apprécier un roman assez bien ficelé à cause de quelques longueurs ?

(Je fais des phrases.)

Non, pas le temps de boudier. ♦



☆☆☆
Martin Michaud
Ghetto X
Montréal, Libre Expression
2019, 552 p., 27,95 \$